

Vito Pecoraro  
Université de Palerme, Italie



Synergies Italie n° 4 - 2008 pp. 45-52

*Traducendo o mettendo a confronto le unità lessicali corrispondenti di lingue differenti, ci si rende conto che non vi è accordo nella maniera in cui i popoli designano le stesse idee, gli stessi concetti. Le realtà materiali, spirituali, morali (cose, esseri, qualità, attività, ecc.) non sono viste dalla stessa angolatura. L'organizzazione mentale di queste realtà si riflette nella formazione dei concetti e, dunque, anche nella maniera di pensare. Le sfumature che separano i concetti utilizzati dai diversi popoli si riflettono a loro volta nella diversità dei contenuti semantici delle parole. La conseguenza è che l'organizzazione del lessico, soprattutto di alcuni campi particolari, non è la stessa in tutte le lingue, benché si possano constatare delle analogie e delle coincidenze notevoli nelle lingue affini, come le romanze.*

*Malgrado queste coincidenze, ogni lingua possiede la sua organizzazione specifica dei significati e, di conseguenza, dei significanti. Ad esempio, è difficile stabilire ed esaminare quali sono i significati successivi che una parola latina, comune a parecchie lingue romanze, ha assunto in ognuna di esse e indicare, seppure per grandi linee, i principali gradi di questa evoluzione. Nell'articolo che proponiamo, analizzeremo proprio l'evoluzione di alcune lessie latine nelle diverse lingue romanze, mettendo in evidenza come contenuti semantici di parole che si corrispondono in diverse lingue, non sono per questo del tutto identici.*

**Mots-clés :** *langues romanes - champs conceptuels - langues en contact - évolution sémantique*

**Key words :** *Romanics languages - conceptual fields - borrowing - semantic evolution*

## Introduction

Les recherches sur l'origine et la filiation des langues sont nombreuses et ont provoqué maintes polémiques. Notre but, en comparant des langues romanes<sup>1</sup>, est de montrer que le mot, unité de sens, n'a plus grand sens quand on le met à la lumière de différentes civilisations avec diverses façons de penser.

Le passage d'une langue à l'autre pose le problème de la non-isomorphie des deux systèmes en présence. Il s'agit, en l'absence de concordance biunivoque entre les unités linguistiques de deux systèmes, de soupeser, pour reprendre l'image de la balance du traducteur de V. Larbaud (1946 : 34), la valeur et la fonction des éléments à traduire.

Pour mener à bien notre analyse, nous nous sommes appuyés sur certains concepts développés par J.-R. Ladmiral dans ses *Théorèmes pour la traduction*, notamment celui de connotation qui « va au-delà de la pure et simple idiosyncrasie individuelle et relève plus, si l'on adopte les termes saussuriens, de la langue que de la parole » (1979 : 145). La notion même de connotation permet de rendre compte de la pratique de la traduction en la situant au niveau d'une « méta-communication » : la mise en contact des deux langues entraîne une objectivation des connotations et met en évidence le fait que les connotations culturelles sont propres au contexte de chaque langue. Pour reprendre les termes de R. Galisson, les connotations relèvent de la culture partagée, définie comme « une culture quotidienne transversale, une sorte de niveau-seuil comportemental du plus grand nombre, qui permet à l'immense majorité des natifs de se sentir des individus à part entière et d'être reconnus comme tels par tous ceux qui se réclament de la même identité collective » (1989 : 114-115).

Cet article relève d'une étude de lexicologie ayant pour but de décrire l'état de certains champs indiqués dans les langues étudiées à leur stade de développement contemporain, c'est-à-dire au XX-XXI<sup>e</sup> siècles.

S'il est possible, pour le domaine linguistique néo-latin tout entier, de choisir un certain nombre (qui peut d'ailleurs être assez élevé) de mots latins, de les classer selon des critères extérieurs et facilement applicables (dans quelles langues romanes existe le mot en question ; quel est le groupe des langues romanes auquel appartiennent les langues où on le trouve, etc.), il est très difficile d'établir et d'examiner quelles sont les significations successives qu'un mot latin, commun à plusieurs langues romanes, a prises dans chacune d'elles et de marquer, soit-ce en grandes lignes seulement, les principaux degrés de cette évolution et, le cas échéant, de la différenciation sémantique.

### 1. Extension et limites du champ conceptuel

Avant de continuer notre exposé, il faut que nous précisions quelle est l'idée que nous nous faisons du champ conceptuel et comment nous le concevons.

Le lexique est organisé en fonction du contenu sémantique des mots qui le constituent. Les unités lexicales, unies par des traits sémantiques communs (ceux qui constituent le concept central du champ) qui représentent une partie plus ou moins grande de leur contenu sémantique, forment une structure d'ordre supérieur que nous appelons champ conceptuel. Nous considérons que l'exploration de la structure intérieure des champs conceptuels, des rapports

mutuels existant entre différents champs conceptuels et des liens qui rattachent ces champs à des structures lexicales supérieures, pourrait apporter une contribution utile à la connaissance de la structure du lexique en général.

Nous n'allons pas pousser nos analyses au-delà des limites du champ conceptuel<sup>2</sup> ; il ne faut cependant pas perdre de vue les liens qui unissent chaque champ conceptuel et, par là, chaque mot avec le système lexical tout entier. De ce que nous venons de dire, il s'ensuit que les contours de chaque champ conceptuel sont donnés, de façon plus ou moins complète, par les limites des champs conceptuels voisins. La structure intérieure du champ est analogue : le contenu sémantique de chaque élément du champ, c'est-à-dire de chaque mot, est défini, d'une façon ou d'une autre, par le contenu sémantique des éléments voisins.

Traduites en pratique, ces considérations ont à peu près les conséquences suivantes : si le champ conceptuel du travail, par exemple, est entouré de huit autres champs voisins dans une langue et de dix dans une autre, il y a lieu de supposer que sa structure sera différente dans chacune de ces langues et que le contenu sémantique du concept central lui-même en sera peut-être modifié.

Nous tenons à souligner une chose encore : le trait caractéristique fondamental du système lexical est la multitude des rapports et des connexités qui y entrent en jeu. Il s'agit non seulement des rapports d'ordre notionnel dont nous venons de parler, mais encore de ceux qui rattachent chaque élément du lexique au plan morphologique et syntactique (c'est-à-dire au plan des champs linguistiques de mots) et, finalement, des rapports associatifs de toutes espèces.

En choisissant le champ conceptuel pour base de l'analyse du lexique, nous ne perdons pas de vue l'existence de ces multiples rapports. Notre choix est simplement l'expression de notre conviction que l'étude des champs conceptuels permet de connaître - mieux peut-être et de façon relativement plus objective que d'autres méthodes d'étude - la structure du lexique. Nous en jugeons ainsi parce que, à notre avis, le champ conceptuel est, par rapport à l'ensemble du système lexical d'une langue, une unité assez petite pour être soumise à un examen approfondi et assez grande à la fois pour permettre d'apercevoir une structuration intérieure. La structure intérieure du champ conceptuel représente pour nous l'analogie de la structure du lexique tout entier, de sorte que la connaissance de l'une nous autorise à nous faire une idée de l'autre.

## 2. Le champ conceptuel du « travail »

Prenons l'exemple du champ conceptuel du « travail » dans certaines langues romanes. Les mots suivants représentent le centre du champ conceptuel du travail :

français : *travail* ;  
espagnol : *trabajo* ;  
portugais : *trabalho* ;  
sarde : *trabagliu* (log. sass.) ; *traballu* (camp.) ;  
sicilien : *travagghiu/travagghiu*<sup>3</sup>.

Ayant une structure sémantique très riche et complexe, chaque mot jouit d'une grande polysémie. Nous nous limitons aux acceptions qui expriment la notion du travail conçue de la façon la plus générale, c'est-à-dire comme effort ordonné à la production d'une chose (œuvre) utile sans distinction aucune quant au caractère de l'effort, de son application concrète, bref les acceptions qui s'opposent par leur sens à la notion du repos et du loisir ; le contenu sémantique de chaque terme extensif comporte donc les traits sémantiques suivants : effort ; résultat (vers lequel l'effort se dirige) ; utilité (c'est-à-dire l'importance sociale de l'effort) ; peine (qu'il coûte à celui qui le déploie) ; rémunération (qui lui assure les moyens d'existence). Il y a donc, en général, une forte correspondance parmi les différentes langues.

Un problème se pose lorsque l'on considère le correspondant mot italien représentant le centre du champ conceptuel, *lavoro* (et qui recouvre les traits sémantiques ci-dessus énoncés), et on le compare au français *labeur* et à l'espagnol *labor*<sup>4</sup>.

Le substantif *labeur* est un mot que l'on trouve assez rarement dans le langage commun ; il est plutôt du langage poétique ou du style soutenu où il s'applique au travail exigeant un effort prolongé et pénible ou au travail considéré, pour d'autres motifs, comme ayant de l'importance ; *labeur* désigne, donc, le travail long et fatigant et qui a une certaine importance en général. Son contenu sémantique comporte la notion de la peine, de la durée et de l'importance. Le substantif *labor*, dans de très nombreuses acceptions, est synonyme de *trabajo*. *Labor* désigne, en principe, tout travail considéré comme effort tendant à un résultat utile ; c'est donc un terme très général. On peut l'employer pour désigner le travail en tant que genre d'activité, en tant qu'activité habituelle, plus ou moins régulière d'une personne ; toutefois, on n'emploie pas *labor* pour désigner le travail en tant que profession, en tant que moyen de gagner sa vie, et c'est là une des différences qui séparent cette expression du substantif *trabajo*.

### 3. Déficiences du lexique

Le lexique de toute langue naturelle n'est pas une masse amorphe, mais un ensemble d'unités lexicales hiérarchiquement structuré, sans avoir cependant passé sous silence le fait que le lexique n'est pas organisé parfaitement. Il ne représente pas une structure accomplie et fermée, composée de microstructures analogiquement constituées, mais une structure hétérogène, toujours inachevée, composée de sous-structures qui subissent différentes modifications et adaptations, structures dont plusieurs s'entrecroisent comportant des membres qui font en même temps partie d'autres structures. Grâce au contexte ou à la situation, nous ne nous rendons généralement pas compte des déficiences lexicales en parlant une langue qui nous est intimement connue, surtout notre langue maternelle qui, pour ainsi dire, fait corps avec notre pensée. Pour découvrir les insuffisances du lexique, pour se rendre compte des problèmes à résoudre et pour mieux les éclairer, il est très utile de se référer encore aux champs conceptuels et de comparer comment des langues différentes (génétiquement ou typologiquement apparentées ou non) expriment les mêmes idées, comment elles dénomment les mêmes réalités,

quelle est leur capacité de distinguer les « choses » qui, tout en se ressemblant, ne sont pas identiques, dans quelle perspective elles font voir leurs rapports. Toutefois, on s'en rend compte au moment où l'on se trouve dans l'embarras en traduisant un texte étranger dont on comprend parfaitement le sens, mais qui porte l'empreinte d'une mentalité, d'une vision du monde, d'une manière de penser toutes différentes de celles qui trouvent leur expression linguistique dans notre langue ou qui témoignent d'une organisation des aires partielles du lexique, des procédés et des instruments d'expression inconnus dans notre langue maternelle. Il peut arriver qu'une unité lexicale cesse d'être convenable et qu'on l'évite par conséquent. Pour remplir le vide lexical qui se produit ainsi, on cherche à remplacer le mot qui sort de l'usage. Si l'on ne trouve pas un remplaçant convenable, il faut modifier la microstructure en question. Pour rendre plus clair ce concept, je fais appel à la traduction en italien du titre du premier roman de Malika Mokeddem, *Les Hommes qui marchent* (1990) pour lequel la traductrice, Claudia Maria Tresso, a proposé *Gente in cammino* (1994)<sup>5</sup>. Cet exemple s'explique en suivant l'évolution des deux lexies latines *vir* et *femina*, opposées du point de vue du sexe, et de leur archilexie *homo*. Les deux lexies, contenant les traits distinctifs du sexe, sont marquées et de ce fait subordonnées à l'archilexie non marquée qui peut remplir sa fonction aussi bien sous forme du singulier que du pluriel :

HOMO (HOMINES)<sup>6</sup>  
vir : femina

*Ver* provenant de *vir*, ne pouvant probablement exister à côté de *ver* provenant de *verres*, fut remplacé en français par *homme* qui - tout en gagnant la fonction de lexie opposé à *femme* - a néanmoins gardé sa fonction d'archilexie des deux lexies opposées. Du point de vue communicatif, il est désavantageux quand une lexie peut fonctionner en tant que sa propre archilexie ; en ce qui concerne *homme*, dans certains contextes, il n'est pas sûr s'il s'agit de l'homme-être humain ou de l'homme-mâle<sup>7</sup>. Or, ayant acquis *homme* dans sa fonction de lexie, on cherche à le remplacer dans sa fonction d'archilexie par *être*, *être humain*, *personne*, *créature* et *gens*. La structure actuelle du secteur lexical étudié n'est pas satisfaisante en français contemporain, car :

- 1) il y a plusieurs archilexies pour une seule paire de lexies opposées (ce fait suffit pour prouver leur inaptitude) ;
- 2) *homme* garde toujours les deux fonctions : dans la phrase *Deux hommes et trois femmes sont entrés*, il représente la lexie opposée à *femme* ; par contre, dans la phrase *Tout homme est mortel*, il figure comme l'archilexie dans laquelle le trait distinctif du sexe est supprimé, n'ayant pas d'importance ;
- 3) l'archilexie *personne* a l'inconvénient de figurer aussi comme pronom négatif ;
- 4) l'emploi du mot *créature* est très restreint pour deux raisons: a) on s'en sert surtout dans la terminologie ecclésiastique, b) on l'utilise souvent avec une nuance péjorative ;
- 5) *être humain* est livresque ;
- 6) *gens* ne peut s'employer qu'au pluriel.

L'organisation de la même aire lexicale est analogue en italien et en espagnol. En italien, l'opposition *uomo* : *donna* se trouve neutralisée dans les archilexies *gente, uomo (uomini), umani*. En espagnol, *hombre* et *mujer* sont subordonnés à *hombre(s)*, concurrencé par *persona(s), criatura(s)* et *ser(es) humano(s)*. Je me demande, alors, si la traduction d'*hommes* par *gente* respecte les intentions de l'auteure algérienne : dans une société à domination masculine<sup>8</sup>, il est fort probable que Mokeddem indiquait la marche des hommes soulignant le trait distinctif du sexe. Il est évident que les femmes sont en marche avec eux, mais elles ne sont pas prises en considération (par la société, non par l'auteure, bien évidemment). A mon avis, *Uomini in cammino*, serait une traduction également valable.

## Conclusion

Nos réflexions nous ont amenés à conclure que le lexique réagit à la réalité sociale non seulement en adoptant des mots nouveaux et en abandonnant des vieux, mais aussi en changeant le caractère de l'organisation de son système lexical. Nous pensons que les différences constatées à la base de la confrontation des champs conceptuels du travail ou de l'archilexie *homo* et de ses évolutions dans différentes langues romanes pourraient s'expliquer en partie par les conditions du développement historique, différentes pour chacun des peuples qui parlent les langues respectives. L'étude comparative des champs conceptuels dans les langues romanes permet de constater que les champs analogues présentent, d'une langue à l'autre, des différences en ce qui concerne la place qu'ils occupent dans la structure du lexique et aussi pour ce qui est de leur structure intérieure. Le centre même du champ présente parfois des particularités assez marquées par rapport à d'autres langues, ce qui ne fait que traduire les nuances spéciales propres au concept central du champ dans chacune des langues. Quant au reste du champ, les différences peuvent être assez grandes.

Cette constatation, si modeste qu'elle puisse paraître, pourrait néanmoins être d'une grande portée pratique, car elle concerne directement le problème des équivalents, problème qui se pose lorsqu'il s'agit de traduire d'une langue à l'autre et lors de l'élaboration des dictionnaires bilingues. Même si nous admettons que, très souvent, il n'est simplement pas possible de trouver des équivalents exacts, les mots portant l'empreinte du champ conceptuel respectif et même du système lexical, tout entier, nous sommes néanmoins convaincus que la connaissance de la structure des champs conceptuels ou, du moins, l'admission de l'existence d'une telle structure serait d'une grande utilité et éviterait des malentendus que l'on a fréquemment l'occasion d'observer dans ce domaine.

Les résultats de l'étude comparative des champs conceptuels pourraient être utilisés aussi dans les dictionnaires comparés, surtout étymologiques. Chacun sait de sa propre expérience que les dictionnaires étymologiques, ceux des langues romanes au moins, sous-estiment généralement l'aspect sémantique de mots, ne prenant en considération que leur aspect phonétique, leur forme.

En pratique, cela signifie qu'ils négligent le plus souvent les principales étapes de l'évolution sémantique du mot et qu'en général ils n'en donnent pas la caractéristique sémantique actuelle.

L'exploration des champs conceptuels est applicable, dans les langues romanes, aux fins de l'étude comparative, aussi bien synchronique que diachronique. Nous estimons finalement que l'étude comparative des champs conceptuels apporterait une contribution importante à la solution des problèmes généraux de la sémantique.

## Notes

<sup>1</sup> L'espagnol, le français, l'italien, le portugais, le roumain, le sarde et le sicilien, entre autres, sont classés parmi les langues romanes dérivées du latin de la branche italique de la famille indo-européenne. L'origine et les groupements par familles étant toujours en débat, nous ne poursuivrons pas cette description qui n'est pas l'objet de ce travail.

<sup>2</sup> Dans la mesure où le champ conceptuel connaît une réalisation lexicale, on partira de la définition, relevée dans le dictionnaire, du terme générique, en tenant compte du problème que soulève la polysémie du terme générique. J. Gardes-Tamine dans *La Grammaire 1*, emploie « notionnel » à la place de « conceptuel » ; G. Mounin, dans le *Dictionnaire de linguistique*, associe le *champ lexical* aux signifiants et le *champ conceptuel* à leur dénotation les indiquant comme les deux faces du champ sémantique. Dans la mesure où le champ conceptuel peut être nommé par un mot (plutôt que par une paraphrase), le champ sémantique est l'association d'un ensemble de termes *spécifiques* et d'un terme *générique*. Le champ conceptuel correspond encore à l'*archiséme* de l'analyse sémique ; sa réalisation lexicale (le terme générique), à l'*archilexème*.

<sup>3</sup> Les mots *travail*, *trabajo*, *trabalho*, *trabagliu*, *traballu*, *travagliu* et *travagghiu* dérivent du bas latin *tripalium*, de *tri*, trois, et *pālūs*, pieu : « dispositif servant à immobiliser les grands animaux (chevaux, bœufs) pour pratiquer sur eux certaines opérations ».

<sup>4</sup> Les trois mots dérivent du latin *lābōr*, qui recouvre, quant à lui, le centre du champ conceptuel du travail.

<sup>5</sup> Nous nous référons aux éditions suivantes : Mokeddem M., 1990, *Les Hommes qui marchent*, Paris : Ramsay ; Tresso M. C., 1994, *Gente in cammino*, Firenze : Giunti.

<sup>6</sup> On trouve des structures correspondantes analogues dans de nombreuses langues, par exemple en roumain : *om (oameni) - bărbat* : femeie. Toutefois il faut constater que les mots *om* et *bărbat* sont, dans une certaine mesure, interchangeables, c'est-à-dire qu'on rencontre *bărbat* même dans la fonction de l'archilexie et *om* dans celle de la lexie opposée à *femeie*.

<sup>7</sup> Dans d'autres contextes, il est évidemment clair qu'il s'agit d'un terme générique désignant l'espèce humaine. C'est par exemple dans les tournures telles que : *l'évolution de l'homme*, *l'origine de l'homme*, *l'exploitation de l'homme par l'homme*, *parlons d'homme à homme*, *comme un seul homme*. D'autres expressions mettent hors de doute le sens de « homme-mâle » : *vêtements d'homme*, *salon réservé aux hommes*, *bats-toi avec lui si tu es un homme*.

<sup>8</sup> Cf. l'essai de P. Bourdieu, *La Domination masculine* (1998).

## Bibliographie

- Béjoint H., Thoiron P., (éd.) 2000, *Le sens en terminologie*, Lyon : Presses Universitaires de Lyon
- Bourdieu P., 1998, *La Domination masculine*, Paris : Editions du Seuil
- Depecker L., 2001, *L'invention de la langue. Le choix des mots nouveaux*, Paris : Armand Colin/Larousse
- Gardes-Tamine J., 1988, « Les champs sémantiques », In : *La grammaire. T. 1: Phonologie, morphologie, lexicologie*, Paris : A. Colin, p. 102-106
- Ladmiral J.-R., 1979, *Traduire : Théorèmes pour la traduction*, Paris : Payot
- Larbaud V., 1946, *De la traduction*. Extrait de *Sous l'invocation de Saint Jérôme*. Paris : Gallimard, Actes Sud
- L'Homme M.-C., 2004, *La terminologie : principes et techniques*, Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal
- Mounin G. 1974, (rééd. 1993), *Dictionnaire de linguistique*, Paris : PUF